

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 10

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221704>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour le goûter. Que pouvait-elle offrir, au goûter ? Il y avait bien ce gâteau au raisiné, mais il était cuit de la veille, on ne pouvait pas l'offrir à des gens habitués à manger des bonnes choses.

— Vous avez l'air tout songe-creux, cousine Cécile, dit la grand'maman, je suis sûre que vous êtes fatiguée, nous avons eu tort de venir avant trois heures.

Mme Badoux protesta, aussi sincèrement que possible. Elle aimait bien ses cousines qui si souvent lui étaient venues en aide quand les enfants étaient petits en lui donnant des vêtements encore tout bons, et elle était fière aussi de l'amitié que lui témoignaient ces deux dames instruites et bien élevées, toujours si bien habillées. Non, réellement, elle ne pouvait pas leur offrir ce gâteau au raisiné, il fallait en tous cas cuire un saucisson. Si seulement Ida revenait, elle pourrait cueillir du rambon pour faire une salade, mais il ne fallait pas l'attendre avant la nuit noire. Le cousin racontait son dernier séjour à Paris. Huit ans plus tôt, Mme Badoux y avait été en voyage de noces. Ces quinze jours de vacances, les seules de sa vie active, lui avaient laissé un souvenir délicieux, et elle adorait entendre parler de la prestigieuse ville. Elle prêta l'oreille un instant, mais le souci du goûter la reprit vite. Oui, un saucisson et de la salade, du beurre et des confitures et peut-être des croûtes dorées. Ce serait un goûter bien campagnard. Si seulement Ida revenait pour cueillir du rambon.

Dès que la conversation fut bien établie, elle partit discrètement, mit un tablier et alla cueillir du rambon. Elle choisit le beau, et ce fut vite fait. Elle hésita à aller s'asseoir près des cousins pour le nettoyer, et prévoyant qu'on voudrait l'aider, et qu'il lui faudrait revenir chercher des tabliers et des couteaux, ce qui lui prendrait beaucoup de temps, elle l'éplucha bien vite à la cuisine. Elle entendait les enfants, les siens et ceux de la ville, qui, autour de la maison jouaient en criant comme des petits sauvages.

— Ils vont empêcher les garçons de faire la réposée, se dit-elle, ça va les mettre de mauvaise humeur.

Le rambon fini, elle regarda la pendule pour savoir si elle avait le temps de retourner un moment près de ses visites. Oh ! comme il était tard ! Vite, elle monta au grenier décrocher un saucisson. Puis, songeant que hier tous les œufs avaient été vendus au marché, elle courut au poulailler. Mais il n'y en avait que trois. Quelles paresseuses que ces poules ! Il n'y avait pas de quoi faire beaucoup de croûtes dorées... juste pour les cousins. Bon, voilà qu'elle était montée au grenier et avait oublié de descendre un pot de confitures. L'esprit qu'on n'a pas à la tête... Elle monta de nouveau. Et alors, ce fut l'heure d'allumer le feu. Mais voilà qu'Ida, pressée de mettre sa robe du dimanche avait négligé d'apporter du petit bois. Promptement, il lui fallut monter sur le bûcher et jeter en bas un fagot. Cinq minutes plus tard, le feu flambait sous le saucisson qui doucement s'attendrisait dans la marmite. Mme Badoux, alors, débarrassa la table de la chambre pour y dresser le couvert. Pas croyable tout ce qu'on pouvait amonceler sur une table. Juste au moment où elle finissait de disposer les tasses, Eugène entra.

— Ecoutez, dit-il, il te vaut mieux mettre la table dehors, j'ai déjà porté les chevalets et le grand couvert, j'ai vu que ça faisait plaisir aux cousins.

— Oui, j'y ai bien pensé, mais je me suis dit que comme la grand'maman était plutôt sujette aux douleurs...

— Oh, elle dit qu'il fait bon chaud et qu'elle ne risque rien.

Mme Badoux soupira. Elle ramassa tout ce qu'elle avait disposé sur la table, refit son sourire un peu endommagé, et s'en fut dehors.

— On vous donne bien du tracas, pauvre cousine Cécile, dit la grand'maman, laissez-moi vous aider un peu, je vais chercher le pain, je sais où vous le tenez.

Mais Mme Badoux ne tenait pas autrement à

ce que la grand'maman aille dans la cuisine. Hier, Ida était restée au champ jusqu'à la nuit, et n'avait pas eu le temps de faire briller les ustensiles qui avaient mauvaise façon. Elle se multiplia donc elle-même et vint à bout de tout. Tandis que les cousins, en s'extasiant, mangeaient le saucisson, elle fit les croûtes dorées puis, par convenance, s'assit trois minutes à table. Mais elle ne tenait pas sur sa chaise en pensant qu'elle n'avait encore soigné ni les poules ni les cochons et qu'il lui fallait aller mettre la table à la cuisine pour les deux garçons qui ne se souciaient pas de venir goûter en élégante société. De temps en temps, dans le fallacieux espoir d'y voir apparaître Ida, elle regardait la route, puis elle lançait un coup d'œil mécontent vers Juliette à qui elle n'avait pas eu le temps de mettre un tablier, et qui tâchait sa robe du dimanche. Oui, il lui fallait absolument s'évader pour donner le souper aux garçons. Hermann devait être revenu de la laiterie. Seulement, voilà qu'ils sentiraient cette bonne odeur de croûtes dorées et qu'il n'y en avait plus pour eux... Si au moins il leur en restait chacun une. Mais non, voilà le cousin qui prenait la dernière. Enfin tant pis, ils auraient le gâteau tout pour eux. Oui, il fallait aller. Pourtant, elle aurait bien voulu rester encore un moment à table, elle était fatiguée, et la conversation était intéressante ; le cousin était un homme si instruit et Eugène savait le faire parler. Mais il fallait aller.

Elle s'éclipsa sans bruit et à la hâte, soigna bêtes et gens... Quand elle retourna au verger, les cousins se préparaient à partir. Le moteur ronflait déjà, on avait juste le temps de se faire des adieux et d'échanger des phrases aimables : « Quel plaisir nous avons eu... » « Quel plaisir vous nous avez fait... revenez bientôt ».

L'auto bourdonna comme un gros insecte, s'éloigna avec précaution, prit de la vitesse et s'enfuit. En soupirant, Mme Badoux rentra dans la cuisine. Il y avait partout de la vaisselle sale, et Ida n'était pas revenue. — J.-L. Duplan.

BOUTADES

Un de nos amis, récemment arrivé à l'hôtel s'aperçoit après son court séjour qu'il a laissé son parapluie dans la chambre qu'il occupait... Il bondit à l'hôtel et s'adresse au gérant :

— Monsieur, voici mon nom... j'occupais ici il y a deux jours la chambre 45. J'y ai laissé mon parapluie.

— Désolé, monsieur, mais nous avons des ordres formels pour ne déranger à aucun prix le jeune ménage qui occupe actuellement la chambre 45.

— Mais, monsieur, pourtant...

— Montez, monsieur, mais à vos risques et périls.

Arrivé devant la porte du 45, notre ami hésite à frapper... indiscrètement il prête néanmoins l'oreille, et voici ce qu'il entend :

— A qui c'est cette petite boubouche ?

— C'est à Kiki !

— A qui c'est, ces petits yeux-là ?

— C'est à Kiki !

Alors, il frappe à la porte, et dit :

— Quand vous en serez au parapluie, je vous préviens... il est à moi !... * * *

Les Durand habitent la banlieue... c'est leur droit. M. Durand a établi jusqu'ici le record de la perte des parapluies. Il a perdu le sien, celui de sa femme, celui de la bonne.

Madame Durand refuse énergiquement de lui en prêter à nouveau.

Dans le train qui l'emmène à Paris, M. Durand s'assied en face d'un vieux monsieur et, à l'arrivée M. Durand — par mégarde — s'empare du dit parapluie... Protestation du monsieur...

— Je m'excuse, c'est par mégarde... rougit M. Durand.

— On dit ça ! rétorque aigrement le vieux monsieur.

Mais voici qu'en passant devant un grand magasin, M. Durand aperçoit une pancarte flamboyante :

OCCASION ! PARAPLUIES 9 fr. 95.

C'est à n'y pas croire - M. Durand entre, achète trois parapluies, pensant en avoir pour sa semaine. Et c'est, triomphant, qu'il monte dans le train de retour. Le même monsieur y est installé. Voyant M. Durand serrant dans ses bras ses trois parapluies, il sourit narquoisement :

— Bonne journée, hein ?

* * *

Dans un grand restaurant. Brusquement un monsieur livide se précipite vers une table où dîne, solitaire, une fort jolie femme.

— Madame, vite, vite, indiquez-moi les... lavabos !

La dame, alors, lève la tête et, indiquant une porte :

— Au fond de la salle, vous verrez une porte où est inscrit « Gentlemen »... et vous entrerez... quand même...

LE RÔLE DU « CONTEUR VAUDOIS » DANS L'HISTOIRE

ES lecteurs du « Conte » se souviennent peut-être de l'article paru le 24 avril 1926, dans lequel cet excellent journal rappelait l'adage *in vino veritas*, en assurant que les entretiens diplomatiques à Genève, de mars 1926, n'eussent pas abouti à un décevant fiasco si les matadors de la Société des Nations avaient discuté de leurs soucis et de leurs misères non pas autour de tasses d'un thé sans force et presque sans couleur, mais devant des verres remplis du nectar de nos vignes vaudoises. Le thé leur permit de minauder, de travestir leurs pensées, tandis que le vin de chez nous aurait mis à jour et leurs coeurs et leurs ténèbres, ses intrigues, à condition toutefois qu'aucun des participants à l'agape n'eût cherché à faire boire son partenaire, pendant que lui-même se serait, en fripon, abstenu de s'insurgiter sa juste part. Je ne sais comment cet article parvint à la connaissance de M. Aristide Briand, le grand chef du Quai d'Orsay, à Paris, qui, trouvant l'idée fort judicieuse, s'empessa de la classer dans le monde touffu des souvenirs qu'il tient à conserver. En automne 1926, lors de la session de l'assemblée de la Société des Nations, la chose lui revint à la mémoire et il voulut éprouver la méthode du « Conte ». Le 17 septembre, il s'en fut de Genève, ainsi que chacun le sait, dîner à Thoiry en compagnie de son compère M. Stresemann, délégué de l'Allemagne. Le menu excellent fut arrosé des meilleurs crus de Bourgogne et sous l'influence généreuse des premières gorgées d'un vin dégusté en connaisseurs, nos deux ministres tombèrent d'accord d'abandonner un instant la rigidité officielle et de causer à cœur ouvert, sans grandes phrases et sans réticences habiles, comme deux hommes parfaitement bien intentionnés.

La presse de l'ancien et du nouveau monde s'est occupée à profusion des propos que l'on prétendait avoir été échangés à cette occasion, chacun prétendant en savoir plus que son voisin. Quant à nous, ce n'est pas cela qui nous intéresse, puisque nous ne désirons que connaître le résultat de la méthode préconisée par le « Conte ». Une personne qui tient la chose de bonne source, nous assure que la recette remporta le plus franc succès. A Thoiry, les deux convives mettaient un soin particulier à absorber une dose égale d'alcool pour bien se prouver leur réciproque loyauté.

Au début, ce fut le représentant du Reich qui prit les devants ; ensuite, maître Aristide eut à cœur de se délecter le premier, car bien que leurs verres se vidassent en un rythme parfaitement cadencé, cela ne signifiait point que les ministres attitrés de deux grands pays eussent cru devoir lever le coude avec simultanéité en se regardant dans les yeux, comme on le fait chez nous où, en outre, l'on n'oublierait jamais de trinquer avec chaque nouvelle lampée. Toujours est-il qu'au deuxième flacon, ces Messieurs se sentirent transplantés dans ces sphères où, attirés et confiants, l'on se fait des confidences, où l'on reconnaît que tout n'est pas parfait en ce monde, et où, en un mot, l'on communie dans la plus complète bienveillance.

Depuis cette heure d'intimité historique passée côte à côte dans les bocages de Thoiry, Briand connaît à fond Stresemann comme Stresemann connaît le regard son ami Briand. « Mais ajoutait celui-ci tout récemment d'un air désolé, « les ministres des affaires étrangères de grands pays, même lorsqu'ils n'ont pas, comme moi, de femme légitime à leurs trousses pour leur dicter des ordres, se trouvent poursuivis de tout un harem de politiciens, de publicistes, sans compter les coteries qui agissent dans l'ombre, les ordres du jour préemptoires des partis réunis en séances plénaires, ou les gestes significatifs des chefs de file, lesquels font, les uns et les autres, contumelie pression sur la conduite de la politique. » Et Briand rappelait à ce propos le fait que Stresemann au retour de Thoiry se penchait amicalement vers lui, en lui disant :

— C'est dommage que l'on ne puisse pas